Dossier de présentation pour les professeurs

– Exposition itinérante –

« L'école d'autrefois »

Présentation du musée - p. 3

Fiche pédagogique à destination des professeurs - L'école d'autrefois - p. 5 à 31

Correction du livret-jeu pour les primaires - p. 32 à 39

Fiche « réaliser un bonnet d'âne en papier » - p. 40 à 41

Musée national de l'Education
Centre d'expositions
185, rue Eau de Robec – 76 000 Rouen

T. 02 35 07 66 61
munae-reservation@reseau-canope.fr

www.munae.fr

Musée national de l'Éducation – Canopé
@MuseeEducation

POUR PREPARER/COMPLETER VOTRE VISITE EN CLASSE :

Vous cherchez des images de nos collections à montrer en classe ?

Visitez la page du Musée national de l'Education sur FLICKR (images téléchargeables pour une utilisation pédagogique)
http://www.flickr.com/photos/museenationaleducation/sets

Vous souhaitez des informations, questionnaires ou jeux sur nos collections ?

Allez sur notre site internet :
http://www.reseau-canope.fr/musee/
Cliquez en bas à droite sur « les activités du service éducatif ». Vous trouverez de nombreux questionnaires et leurs corrigés ainsi que des textes complémentaires pour les professeurs.

Vous souhaitez que votre visite soit animée par un membre du musée ?

Etudiez notre programmation de visites et ateliers clefs en main et faites votre réservation à munae-reservation@reseau-canope.fr
http://www.reseau-canope.fr/musee/
Cliquez sur « activités pour les scolaires »

Vous souhaitez faire des recherches documentaires plus poussées sur un sujet particulier ?

Visitez notre base de données des collections en ligne :
https://www.reseau-canope.fr/musee/collections/

Ou posez vos questions à nos documentalistes :
munae-documentation@reseau-canope.fr

Présentation du musée

Le Musée national de l'Éducation, service du Réseau Canopé, est installé à Rouen depuis 1980, sa vocation est d'assurer la conservation et la mise en valeur de plus de quatre siècles de patrimoine éducatif. Ses collections témoignent ainsi de l'histoire de l'éducation en France, tant à l'école qu'en dehors de l'école.

Le bâtiment dans lequel vous vous trouvez est le centre d'expositions du musée. Il est formé de deux immeubles dont les façades du 15ème et du 18ème siècle sont classées. Depuis qu'un marchand féru de chevalerie en a été propriétaire au 17ème siècle, le bâtiment le plus ancien porte le nom de « Maison des quatre fils Aymon », en référence à un poème épique du Moyen Age.

Les collections du musée rassemblent aujourd'hui plus de 950.000 pièces, dont certaines remontent au 16ème siècle. Leur ancienneté et leur diversité en font un ensemble documentaire exceptionnel. Travaux d'élèves et livres de classe y côtoient du matériel pédagogique et du mobilier scolaire, des ouvrages récréatifs, des jeux et des jouets, mais aussi des peintures, des estampes et de l'imagerie populaire, ainsi qu'un fonds considérable d'archives photographiques et filmiques.

Ces collections sont consultables par les chercheurs, sur rendez-vous, au centre de ressources du musée, situé 6 rue de Bihorel à Rouen. Pour vos recherchez spécialisées des documentalistes sont à votre disposition: munae-reservation@reseau- canope.fr / 02 32 08 71 00

Centre de ressources - 6 rue de Bihorel

Fiche pédagogique à destination des professeurs - L'école d'autrefois

Les petites écoles

1500-1850 : La classe au temps des petites écoles

Egbert van Heemskerck le Jeune : La petite école (v. 1670)

Observez le tableau d'Egbert van Heemskerck le Jeune, intitulé « La petite école ». Le maître d'école surveille la lecture d'une petite fille et brandit sa férule.

De cette représentation conventionnelle subsistent des expressions familières : « étudier sous la férule de quelqu'un », « apprendre ses leçons sur le bout des doigts ». On pense, jusqu'à Rousseau, que l'enfant est un être faible, naturellement porté à la paresse et au désordre, qu'il faut corriger pour le maintenir dans la bonne voie. Un bon maître est donc un maître sévère. De plus la « méthode individuelle », généralement utilisée, consistant à ne s'occuper que d'un enfant à la fois, les autres élèves sont souvent tentés de se dissiper. Enfin, il ne faut pas négliger les impératifs picturaux, le geste menaçant du maître ajoutant du

mouvement et du pittoresque à cette scène de genre.

En savoir plus : la scène de genre

La scène de genre apparaît en Flandre et aux Pays-Bas à la charnière des 16ème et 17ème siècles. Elle offre des tableaux de dimensions réduites, adaptés au cadre intime des familles bourgeoises à qui elle est destinée. Elle innove en proposant, à côté des portraits et des scènes religieuses, des thèmes tirés de la vie quotidienne. La plupart de ces œuvres se veulent réalistes et constituent de ce fait un témoignage majeur sur l'ancien régime scolaire.

Joseph Beaume : Le maître d'école endormi (1831)

Regardez «Le Maître d'école endormi», une huile sur toile peinte par Joseph Beaume en 1831. La salle de classe ressemble fort à celle du tableau de droite, datant pourtant d'un siècle et demi plus tôt ! Elle est presque vide, avec pour seul mobilier le bureau du maître et la table des quelques élèves s'exerçant à écrire. De toute évidence le maître pratique la même méthode individuelle qu'au temps de Van Heemskerke. Notez toutefois une innovation : la présence du tableau noir, devenu vers 1831 élément indispensable du mobilier pédagogique.

La mise en scène ironique de ce vieux maître assoupi au milieu de ses élèves livrés à eux- mêmes pointe l'archaïsme persistant des petites écoles et de leurs enseignants. Le métier d'instituteur reste souvent encore un pis-aller, un emploi mal payé mais peu exigeant.

Pour garantir la compétence professionnelle des maîtres, une ordonnance de 1816 avait pourtant imposé l'obtention d'un brevet de capacité, comprenant trois degrés. Le troisième degré, le plus faible, était destiné à ceux qui savaient au minimum lire, écrire et compter. Pour une partie des maîtres en fonction, c'était déjà trop demandé. Pour ne pas manquer d'instituteurs, les autorités académiques étaient donc obligées d'octroyer des brevets de troisième degré sans réel examen. Dès lors, l'enseignement était souvent dispensé par des maîtres trop peu qualifiés pour être réellement efficaces.

En 1833, François Guizot, ministre de Louis-Philippe, imposa l'entretien d'une école normale d'instituteurs par département. Les élèves-maîtres y recevraient une véritable formation professionnelle et se familiariseraient avec des méthodes plus efficaces que la vieille méthode individuelle.

L'école paroissiale

Sous l'Ancien Régime, les enfants de famille modeste peuvent acquérir des savoirs élémentaires : la lecture et le catéchisme, voire l'écriture et quelques notions de calcul. Encore faut-il que leurs parents en voient l'utilité et qu'il existe une petite école à proximité.

Le maître d'école est généralement un laïc qui enseigne dans des conditions rudimentaires : son école est souvent un petit local loué par les habitants, voire son propre logis, comme l'illustre la gravure d'Abraham Bosse, intitulée « La maîtresse d'école ». Les parents payent au maître une somme d'argent appelée écolage.

Toutefois, l'écolage ne suffit pas au maître pour vivre décemment. Il doit compléter ses revenus par son travail d'auxiliaire du curé : il balaie l'église les veilles d'office, sonne les cloches, seconde le prêtre lors des inhumations.

L'enseignement se fait selon la méthode individuelle. Il se limite pour la majorité des enfants à l'apprentissage de la lecture : l'élève découvre d'abord les lettres, puis apprend les syllabes, avant de déchiffrer ses premières phrases. Après cette étape, beaucoup quittent l'école, faute de moyens. En effet, l'écolage est plus élevé pour apprendre à écrire, et encore plus pour apprendre à compter.

Ceux qui le peuvent apprennent l'écriture et le délicat maniement de la plume d'oie. Une très faible proportion d'enfants apprend à compter en fin de scolarité.

Ceux-là doivent souvent se contenter de l'apprentissage de l'addition et de la soustraction, car la majorité des maîtres ne viennent pas eux- mêmes à bout de la multiplication et de la division !

Les maîtres écrivains

Pour de futurs marchands, qui devront tenir leurs comptes et se débrouiller avec des poids et mesures variables d'une région à l'autre, le maigre savoir dispensée par les petites écoles ne suffit pas. Après avoir appris leurs rudiments, ils vont chez un maître écrivain se former à l'arithmétique, à la calligraphie et d'une manière générale à tout ce qui touche la comptabilité et la tenue des livres de compte.
En ville, les maîtres écrivains sont organisés en corporation. Ils font fonction de calligraphes, de comptables et d'experts en écritures auprès des tribunaux ; ils prennent aussi des apprentis. Dans les bourgs ruraux, plus modestement, ils ouvrent de petits pensionnats. Tous sont fiers de leur habileté à manier la plume d'oie.

Pendant son séjour chez le maître écrivain, l'apprenti réalise un cahier qui témoigne du profit qu'il tire de l'enseignement donné. Ce cahier, souvent relié, lui servira de référence sa vie durant quand il aura besoin d'effectuer une opération un peu complexe. La calligraphie de ces cahiers est particulièrement soignée et les plus beaux, sont ornés de dessins aquarellés.

Portrait de femme, Bernard, v. 1790, Travail d'écriture d'un maître écrivain.

Egbert van Heemskerck le Jeune, Le maître d'école

Observez attentivement cette huile sur bois datant de 1687 et intitulée « Le maître d'école ». La scène permet de comprendre comment on enseigne dans une petite école paroissiale au 17ème siècle.

On voit tout d'abord les conditions matérielles dans lesquelles se fait l'apprentissage des enfants. Souvent, comme dans le cas présent, le maître fait la classe à son domicile. Le mobilier y est réduit au strict nécessaire : une chaire et un bureau, de bien modeste facture, quelques bancs pour ceux qui apprennent à lire et une table réservée aux quelques garçons qui apprennent à écrire.

L'Eglise impose la séparation des filles et des garçons. Mais dans les campagnes, il n'y a pas assez d'écoliers pour faire vivre deux maîtres : l'école, lorsqu'elle existe, est unique. On est donc contraint d'y admettre les filles comme les garçons.

Par ailleurs, ce tableau illustre parfaitement le principe de la méthode dite « individuelle » : Au milieu de ses nombreux élèves d'âges et de niveaux très différents, le maître n'a d'autre ressource que de consacrer successivement quelques minutes de son temps à chaque écolier. Voyez à droite l'élève qui est passé précédemment, puni et attaché à la chaire magistrale jusqu'à ce qu'il sache sa leçon. C'est maintenant le tour d'une très petite fille qui déchiffre sa page de lecture. Ce sera ensuite celui du garçonnet qui a retiré son chapeau pour s'adresser au maître.

Cette pédagogie est la seule pratiquée dans les petites écoles jusqu'à la fondation des Frères des écoles chrétiennes par Jean-Baptiste de la Salle, en 1687. Elle présente l'inconvénient majeur de laisser les enfants livrés à eux-mêmes une bonne partie de la journée. En attendant leur tour, les élèves se dispersent et chahutent, malgré la menace de la férule. L'apprentissage n'en est que plus long et difficile.

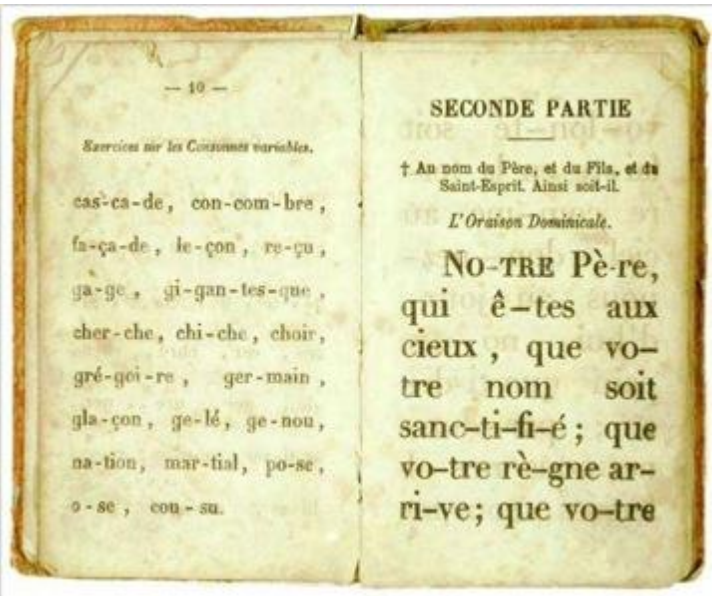
Les Frères des écoles chrétiennes

En 1687, Jean-Baptiste de La Salle fonde la congrégation des Frères des écoles chrétiennes. Les Frères proposent aux garçons pauvres un enseignement gratuit. Tenus par leur règle d'avoir au moins trois maîtres par école, ils s'implantent en ville où les élèves sont assez nombreux, comme l'illustre la lithographie de Marlet qui représente les « Frères conduisant les enfants à Saint-Nicolas des Champs ». Leur enseignement connaît un tel succès que, moins d'un siècle après leur fondation, ils accueillent 32.000 élèves.

En quoi consiste leur enseignement ?

Les Frères répartissent les enfants en trois groupes selon leur degré d'avancement. Dans chacune de ces classes relativement homogènes, les élèves sont assis face au maître. Cette disposition leur permet de travailler en même temps, selon la méthode dite « simultanée ». Le travail des élèves est plus efficace, d'autant plus que la discipline imposée par les Frères est rigoureuse.

Si le programme des Frères, constitué de l'apprentissage du catéchisme, de la lecture, de l'écriture et du calcul, demeure très classique, ils apportent néanmoins une vraie nouveauté : l'apprentissage de la lecture en français, et non plus en latin. Observez le « syllabaire français à l'usage des Écoles chrétiennes », qui témoigne de cette pédagogie novatrice. Implantés dans les villes où l'usage du patois est moins fréquent, les Frères contribuent ainsi au développement de l'usage du français dans le royaume.



— 10 —

Exercices sur les Consonnes variables.

cas-ca-de, con-com-bre,
fa-ça-de, le-çon, re-çu,
ga-ge, gi-gan-tes-que,
cher-che, chi-che, choir,
gré-goi-re, ger-main,
gla-çon, ge-lé, ge-nou,
na-tion, mar-tial, po-se,
o-se, cou-su.

SECONDE PARTIE

† Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

L'Oraison Dominicale.

No-TRE Pè-re, qui ê-tes aux cieux, que vo-tre nom soit sanc-ti-fi-é; que vo-tre rè-gne ar-ri-ve; que vo-tre

Syllabaire des Écoles chrétiennes et règlement pour les enfants qui les fréquentent.

Mame (Alfred) et Fils et Poussielgue Frères, 1874

1830-1880 : Les évolutions de la petite école

L'école mutuelle (1816 – v.1850)

En 1815, avec la fin des guerres de l'Empire, l'éducation populaire revient à l'ordre du jour. Les notables libéraux pensent que son essor est indispensable à la modernisation du pays. Pour pallier la pénurie de maîtres dont souffre le pays, la Société pour l'Instruction Élémentaire importe alors d'Angleterre une méthode nouvelle : « l'enseignement mutuel ». Cette méthode, créée quelques années plus

tôt par John Lancaster, permet en effet à un seul maître d'instruire plusieurs centaines d'élèves, en ayant recours à des moniteurs. Ces moniteurs, chargés de relayer la parole du maître, sont des élèves choisis parmi les plus âgés ou les plus doués.

Outre son organisation, l'enseignement mutuel introduit une innovation capitale: l'apprentissage simultané de la lecture et de l'écriture. Dorénavant les deux apprentissages progressent en parallèle. Le programme de base : lecture, écriture, calcul, morale et religion, s'enrichit de nouvelles disciplines pratiques : le dessin linéaire pour les garçons et pour les filles la couture

En quelques années, près d'un millier d'écoles mutuelles sont ouvertes. Mais le succès est de courte durée. L'Église combat cette méthode d'origine protestante qui concurrence ses écoles congréganistes. D'autre part sa mise en œuvre s'avère souvent plus complexe et coûteuse que prévu. En 1834, le ministre François Guizot tranche en faveur de la méthode simultanée des Frères des écoles chrétiennes. La méthode mutuelle est définitivement abandonnée vers 1850.

De nouvelles ambitions pour l'enseignement élémentaire

Pour apprendre à lire, les élèves ont longtemps dû mémoriser d'abord de longues listes de lettres et de syllabes avant de passer aux mots entiers. Au milieu du 19ème siècle, de nouvelles méthodes rendent l'apprentissage de la lecture plus attractif en autorisant les élèves à travailler très tôt sur les syllabes de mots entiers formant

de petites phrases.

L'enseignement de l'écriture connaît aussi un changement radical vers 1850, lorsque la plume métallique remplace progressivement la plume d'oie. Celle-ci nécessitait un long et difficile apprentissage

La plume métallique, qui se répand grâce au développement des procédés industriels de fabrication, facilite l'essor d'une écriture plus rapide et moins ornementale, au grand dam des calligraphes de l'époque.

Des exigences nouvelles en matière d'orthographe amènent à généraliser l'enseignement de la grammaire. D'abord réservée aux collèges et aux lycées, la grammaire devient obligatoire dans le primaire en 1833, sous l'impulsion du ministre François Guizot. Mais la mise en œuvre de cette réforme est lente. Au début, seuls les maîtres suffisamment qualifiés demandent à leurs meilleurs élèves de recopier des textes et des définitions grammaticales pour constituer des cahiers de « différentes compositions d'orthographe », aussi la grammaire restait-elle soumise à l'orthographe..

Antoinette Asselineau, École chrétienne à Versailles (1839)

Ce tableau d'Antoinette Asselineau, daté de 1839, présente une classe de filles en ville. L'atmosphère qui s'en dégage est studieuse et recueillie, et l'équipement de cette salle n'a rien à envier aux classes pour garçons les mieux pourvues. Le tableau reflète la préférence que manifestent alors les autorités et les familles pour les écoles tenues par des sœurs, quand il s'agit de faire instruire les filles. Plus encore que la qualité de l'enseignement, c'est la garantie morale imputée aux

institutrices des congrégations qui explique ce succès.

Malgré l'absence d'une politique volontaire d'instruction féminine, la scolarisation des filles fait des progrès sensibles. À côté des écoles tenues par les congrégations religieuses comme celle-ci, il existe une grande diversité d'établissements.

À la campagne subsistent de nombreuses écoles mixtes, comme celle du tableau de Léopold Chibourg. Même si la mixité est condamnée au nom des bonnes mœurs, les villageois tardent souvent à faire les frais d'une seconde école.

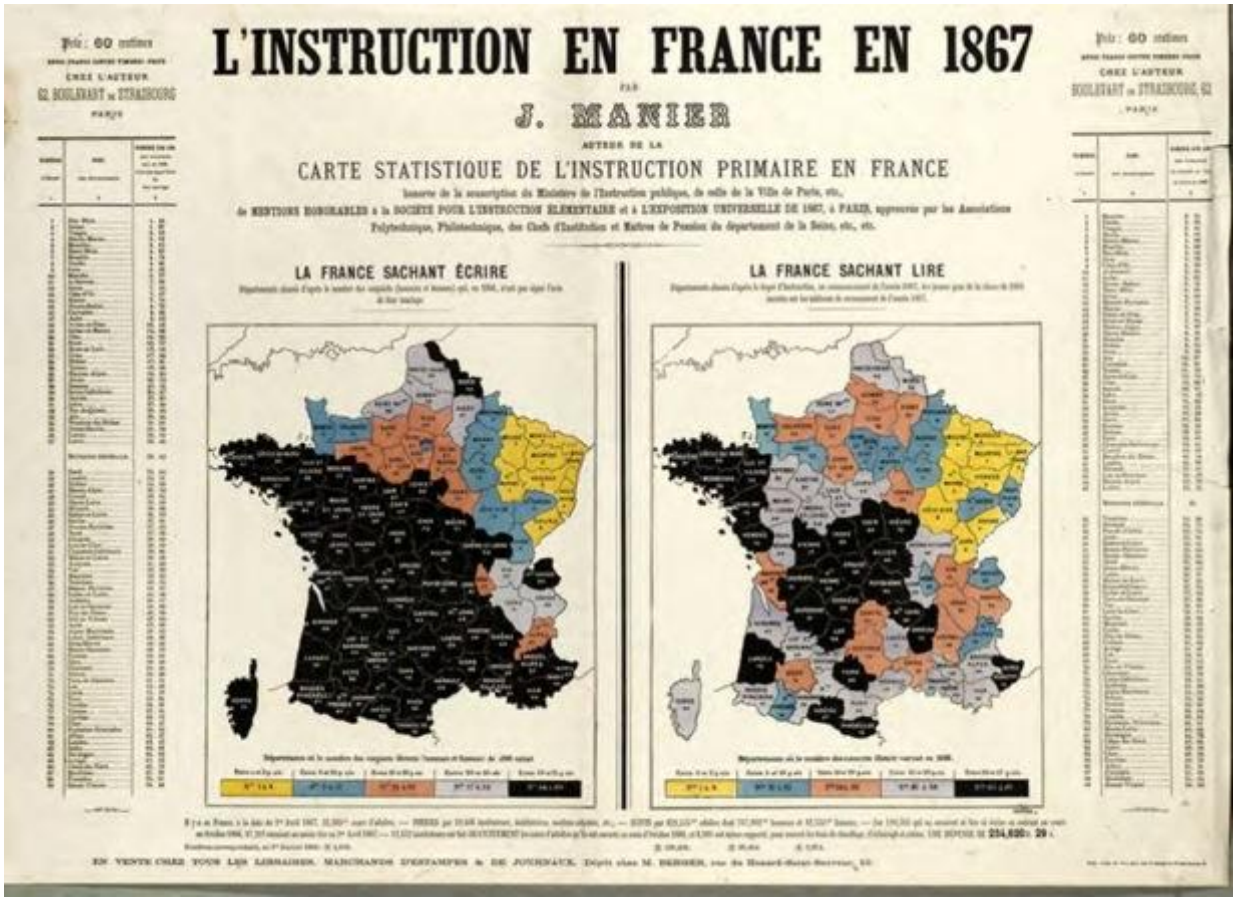
La révolution du système métrique

C'est en 1793 que la Convention adopte le système métrique, pour remplacer les unités de mesure de l'Ancien Régime. Pourtant le nouveau système ne devient obligatoire qu'en 1837. Dans l'usage quotidien, il peine à s'imposer, si bien que son apprentissage systématique est inscrit au programme des écoles primaires en 1833. L'enseignement de l'arithmétique est en grande partie consacré à la maîtrise d'opérations de conversion entre les anciennes et les nouvelles unités de mesure.
Le compendium métrique, petite armoire contenant un nombre variable d'étalons de poids et mesures, permet aux élèves de manipuler les nouvelles unités. Ce « Nécessaire métrique Carpentier », avec ses soixante- dix éléments, en est une version particulièrement riche.

Godchaux (A.) & Cie,
Compendium, vers 1860

Ce type de matériel montre qu'il existe dorénavant un marché du matériel

d'enseignement, ouvert à la concurrence des éditeurs et des fabricants spécialisés. C'est ainsi qu'à la fin du 19ème siècle, les murs des salles de classes sont devenus de véritables supports pédagogiques.



L'instruction en France en 1867, par J. Manier

En s'appuyant sur le degré d'instruction des Français à l'âge du mariage, cette carte met en évidence une grande disparité entre les régions. Ainsi, le taux d'alphabétisation des habitants du nord et de l'est est-il nettement supérieur à celui des habitants du sud et de l'ouest. La France alphabétisée est celle des grandes villes, des campagnes riches et des populations denses.

La différence entre les deux cartes souligne que l'écriture est une compétence plus rare que la lecture. Elle renvoie à une époque où ces deux apprentissages sont

encore souvent dissociés : on apprend d'abord à lire, ensuite seulement à écrire, du moins pour les enfants qui n'ont pas déjà quitté l'école.

Reflet de la situation des jeunes adultes en 1867, ces cartes masquent en partie l'action croissante des communes et de l'État pour développer la scolarisation. Entre 1832 et 1870, le nombre d'élèves est en effet passé de deux millions à quatre millions et demi et les zones défavorisées ont rattrapé une partie de leur retard. Quand, en 1882, l'école devient obligatoire, la loi accélère un mouvement déjà largement engagé.

À partir de 1881 : l'école de la III^e^ République

La classe reconstituée du Musée national de l'Éducation est contemporaine de Jules Ferry. Cet univers, c'est l'image qui vient spontanément à l'esprit quand on évoque « l'école d'autrefois » et l'œuvre scolaire de la Troisième République. Elle symbolise en effet la politique volontariste conduite par les Républicains en faveur de l'éducation populaire et de la formation civique. Elle reste associée aux lois fameuses de 1881 et 1882 qui rendent l'enseignement obligatoire et l'école publique gratuite et laïque.

Les pupitres de cette classe unique ont pour la plupart été réalisés par des fabricants spécialisés. Ils sont conçus pour que les élèves adoptent une posture convenable, qui ne nuise ni à leur croissance, ni à leur respiration. Pour les hygiénistes de l'époque, le pupitre biplace est un progrès par rapport aux longues tables et aux bancs de quatre à six places. Le mobilier nouveau permet également au maître de circuler plus efficacement dans la classe et de mieux contrôler le travail de chacun. La chaire magistrale repose sur une estrade. Dominant l'auditoire, elle est clairement le siège de l'autorité. La disposition de la classe concilie de la sorte les impératifs de la discipline et les nécessités de la méthode simultanée. Elle marque l'aboutissement d'un siècle de progrès dans l'organisation pédagogique.

À côté du grand tableau noir est disposé un tableau sur chevalet, particulièrement utile dans une classe unique où plusieurs exercices ont lieu simultanément. Des

accessoires que vous connaissez bien, comme la règle, le compas ou l'équerre permettent aux élèves les plus avancés de travailler les exercices de géométrie.

Autour de la classe apparaissent les instruments de ce qu'on appelle alors la « pédagogie par l'aspect» ou «l'enseignement par les yeux». Ce sont les planches murales, le compendium où sont alignés les poids et mesures du système métrique, les armoires qui renferment le musée et la bibliothèque scolaires. Le musée scolaire, destiné aux « leçons de choses » comporte par exemple des animaux empaillés ou des collections de minéraux. Quelquefois des objets plus insolites, comme ce moulage de foie cirrhosé, destiné à édifier les enfants sur les ravages de l'alcoolisme.

Le pupitre monoplace situé à côté de l'estrade n'est pas destiné à un élève puni, qui serait plutôt mis au coin, mais à l'élève qui tient le cahier de roulement. Le cahier de roulement a le même contenu qu'un cahier journalier individuel, mais c'est lui que le maître présente à l'inspecteur. Les élèves le tiennent à tour de rôle, afin que ce cahier soit représentatif du niveau de la classe. L'élève qui s'en charge doit particulièrement s'appliquer, il est donc isolé de ses camarades pour ne pas être distrait. Vous pouvez voir un cahier de roulement dans l'armoire, à côté du pupitre.

Lire, écrire, compter, maîtriser l'orthographe forment, avec la morale et l'instruction civique, les bases de cet enseignement primaire. Mais au fil des décennies, le bagage du futur citoyen s'est alourdi de disciplines nouvelles telles que l'histoire, la géographie et les sciences naturelles. Les meilleurs parmi les élèves quitteront l'école avec en poche leur certificat d'études. Avant 1914, guère plus d'un tiers des élèves réussissent à l'obtenir. C'est la preuve que le Certif' est un examen sélectif, mais aussi que la majeure partie des élèves ne possède pas, selon les critères du temps, un niveau suffisant.

L'enseignement par l'aspect La vogue des leçons de choses est liée à celle de «

l'enseignement par l'aspect », que préconisent depuis longtemps les pédagogues, de Rabelais à Pestalozzi, et qui devient à la fin du 19ème siècle une doctrine officielle. « Avant l'abstrait le concret, avant la formule l'image, avant l'idée pure l'idée sensible, c'est la loi générale de la saine pédagogie » énonce, en 1887, le Dictionnaire de pédagogie de Ferdinand Buisson, proche collaborateur de Jules Ferry. Il faut donc utiliser des objets et des images pour frapper l'imagination et stimuler la mémoire des enfants.

C'est pour cette raison que des bouliers servent de support à l'apprentissage de la numération, ou que l'on trouve des illustrations dans les manuels scolaires et des planches didactiques sur les murs de la classe.

Le musée scolaire est constitué, dans chaque classe, pour appliquer à la leçon de chose les principes de l'enseignement par l'aspect. Rassemblé par le maître ou conçu par un éditeur, c'est une collection d'objets et d'échantillons, destinée à développer chez l'enfant le sens de l'observation.

Les bataillons scolaires

Les républicains, qui entreprennent en 1880 la réforme de l'école publique, ont été profondément marqués par la défaite de 1870. Pour ceux qui ont incarné la Défense nationale face aux armées prussiennes, la figure démocratique et patriotique du citoyen- soldat représente un idéal et un espoir. C'est ainsi qu'à l'école communale, l'instruction prémilitaire s'ajoute, pour les garçons, à la formation intellectuelle et morale.

Les premiers bataillons scolaires apparaissent en 1882. Ils regroupent un minimum de deux cents garçons de plus de douze ans, qui sont armés de fusils de bois. Mais dans de nombreuses écoles, les élèves s'exercent au maniement des armes sans pour autant former de bataillon, car les conditions à remplir sont contraignantes et coûteuses.

Faire défiler le Quatorze juillet le bataillon scolaire, pourvu d'un uniforme et d'un drapeau, est pour les municipalités une démonstration de républicanisme. Ces mêmes défilés sont considérés par les adversaires de la République comme de regrettables mascarades enfantines.

Pour les militaires, une telle instruction présente peu d'intérêt : les élèves, qui quittent pour la plupart l'école à treize ans, ont tout oublié à l'âge du service militaire. La vogue des bataillons ne dure donc pas, d'autant que les républicains ne sont pas unanimes. Les exercices militaires cèdent bientôt la place à une activité nouvelle : la gymnastique.

La maison d'école

A partir de Jules Ferry l'école devient une priorité nationale. Un effort sans précédent est alors consenti par l'État et les communes en faveur de la construction et de l'équipement des maisons d'école.

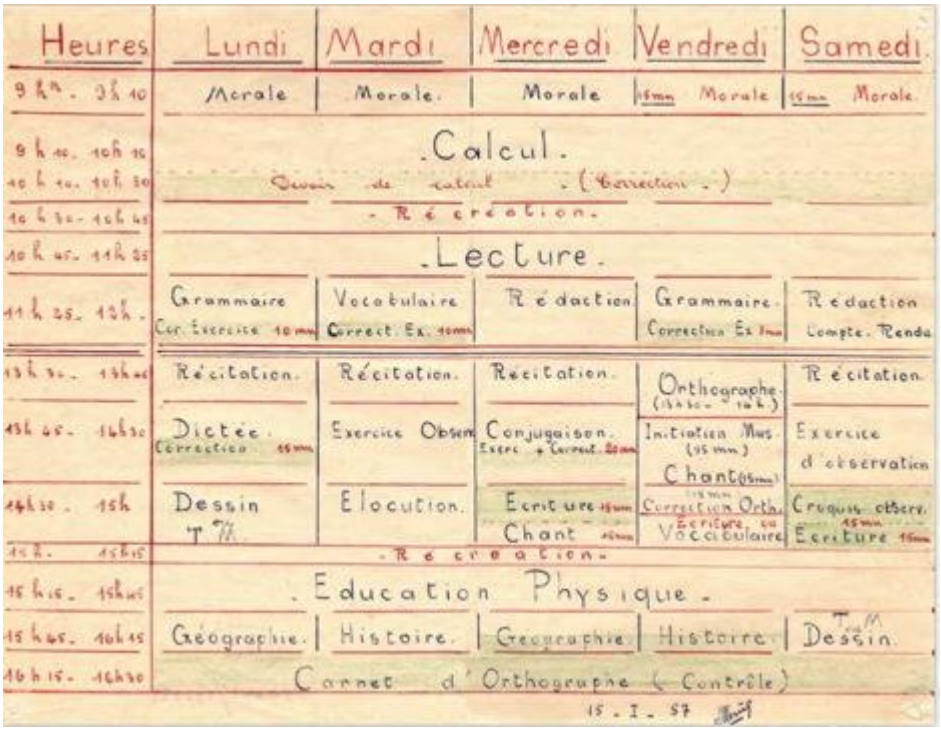
Ce vaste chantier suscite une importante réflexion architecturale. Il en résulte un modèle de bâtiment encore familier à nos yeux : un espace clos, à l'écart de la rue, avec sa cour, son préau, ses toilettes, le logement de l'instituteur et les salles de classe, bien éclairées, où s'ordonnent soigneusement les rangées de pupitres.

Du groupe scolaire urbain à l'école de hameau, cette architecture présente bien des variantes. Toutes ne méritent pas le titre de « palais scolaire » dont les affublaient les détracteurs de Ferry ! Néanmoins, au village, la nouvelle école, souvent associée à la mairie, a valeur de symbole. Elle est un monument à la gloire de la République et de la Science.

Les constructions nouvelles sont attentives à séparer filles et garçons. C'est là une exigence ancienne des autorités pédagogiques et religieuses. En ces temps de laïcisation difficile, l'État s'y conforme d'autant plus que bien des parents risquent d'envoyer leurs filles en pension chez les soeurs plutôt que dans des écoles publiques mixtes. La mixité tend alors à disparaître, à l'exception des écoles de hameau.

L'organisation pédagogique

En 1889, un écolier passe trente heures par semaine à l'école. L'emploi du temps, consacre une place importante à la morale, qui inaugure chaque journée. Les disciplines fondamentales, le calcul, la lecture, l'écriture et le français, occupent la plus grande partie du temps, aux heures les plus productives. Le reste du programme (chant, dessin, travaux manuels, couture ou gymnastique) reste cantonné à la fin de la journée.



Heures	Lundi	Mardi	Mercredi	Vendredi	Samedi
9 h – 9 h 10	Morale	Morale	Morale	15 mn Morale	15 mn Morale
9 h 10 – 10 h 15	Calcul				
10 h 15 – 10 h 30	Devoir de calcul (Correction)				
10 h 30 – 10 h 45	Récréation				
10 h 45 – 11 h 25	Lecture				
11 h 25 – 12 h	Grammaire Cor. Exercice 10 mn	Vocabulaire Correct. Ex. 10 mn	Rédaction	Grammaire Correction Ex 5 mn	Rédaction Compte. Rendu
13 h 30 – 13 h 45	Récitation	Récitation	Récitation	Orthographe (13 h 30 – 14 h)	Récitation
13 h 45 – 14 h 30	Dictée Correction 15 mn	Exercice Obsen	Conjugaison Exerc + Correct. 20 mn	Initiation Mus. (15 mn) Chant (15 mn)	Exercice d'observation
14 h 30 – 15 h	Dessin T M	Elocution	Ecriture 15 mn Chant 15 mn	Correction Orth. 15 mn Ecriture ou Vocabulaire	Croquis observ. 15 mn Ecriture 15 mn
15 h – 15 h 15	Récréation				
15 h 15 – 15 h 45	Education Physique				
15 h 45 – 16 h 15	Géographie	Histoire	Géographie	Histoire	Dessin T M
16 h 15 – 16 h 30	Carnet d'Orthographe (Contrôle)				

15 . I . 57

Emploi du temps, 1956-1957

La méthode simultanée, désormais la seule utilisée, permet de faire travailler l'ensemble des élèves tout au long de la journée, sous le contrôle direct du maître.

Cet usage intensif du temps scolaire est nécessaire, car la plupart des élèves quittent le système scolaire à treize ans, si bien que le maître dispose de peu de temps pour leur inculquer les savoirs de base dont ils auront besoin leur vie durant.

L'instituteur, pour éviter l'affront de voir ses élèves échouer massivement au certificat d'études, n'y présente que ceux qui ont une chance raisonnable de réussite. En effet l'examen est sélectif : un tiers seulement des élèves y est reçu en 1905. Diplôme recherché, le certificat d'études permet de se présenter à de nombreux concours administratifs.

Morale et patriotisme

En 1882, la loi qui laïcise l'enseignement public remplace l'instruction religieuse par « l'instruction morale et civique ». Le rôle du maître, à l'écart des controverses, consiste à « insister sur les devoirs qui rapprochent les hommes et non sur les dogmes qui les divisent». Le précepte énoncé peut être revendiqué par l'école laïque autant que par l'école confessionnelle.

Vers 1880, maxime de morale, A.Daix

la leçon d'anti-alcoolisme a sa place pendant le cours de morale plutôt qu'au moment de la leçon de choses car l'ivrognerie est considérée comme une véritable déchéance morale ; il ne s'agit pas seulement d'un problème de santé publique.

Après la perte de l'Alsace et de la Lorraine, un des objectifs principaux de l'enseignement est d'apprendre aux enfants à connaître et à aimer la France, dès les

premiers livres de lecture. Patriotisme et glorification de l'armée atteignent leur point culminant pendant la première guerre mondiale. Le conflit est présenté aux élèves comme une guerre de la Civilisation contre la Barbarie, dont dépend leur avenir et celui de l'Humanité. Si les enfants sont appelés à soutenir le moral des combattants par le biais de l'adoption d'un soldat à qui l'on envoie des lettres, ils sont aussi engagés dans une mobilisation matérielle : dictée, morale et calcul portent sur le thème de l'emprunt de la Défense nationale.

Punitions et récompenses

Les châtiments corporels ont longtemps été considérés comme un moyen de dressage d'une enfance forcément indisciplinée et paresseuse. Le martinet et la férule sont ainsi au 18ème siècle les outils de correction les plus utilisés dans les petites écoles.
Malgré les recommandations conseillant de ne les employer qu'en ultime recours, il arrive que les maîtres en fasse un usage excessif.

Tous les châtiments ne sont pas corporels. Certains, comme le bonnet d'âne, cherchent les moqueries des autres enfants font partie de la punition. En réalité, l'emploi du bonnet d'âne n'est pas aussi fréquent qu'on ne le croit, mais cette punition a beaucoup marqué l'imaginaire scolaire.

Beaucoup plus systématiques étaient les pensums, ces longues listes d'exercices supplémentaires ou de lignes à recopier.

De plus en plus discrédités, les châtiments corporels sont interdits dans les lycées en 1803, et dans les écoles primaires en 1887. Néanmoins leur disparition réelle est plus lente, et les punitions corporelles : coups de règle et autres oreilles tirées ne sont vraiment abandonnées qu'au cours des dernières décennies, lorsque les enseignants et les familles les rejettent unanimement.

Introduits au 17ème siècle par les Frères des écoles chrétiennes, les bons points sont longtemps la forme de récompense la plus répandue. Ils sont distribués au fil des

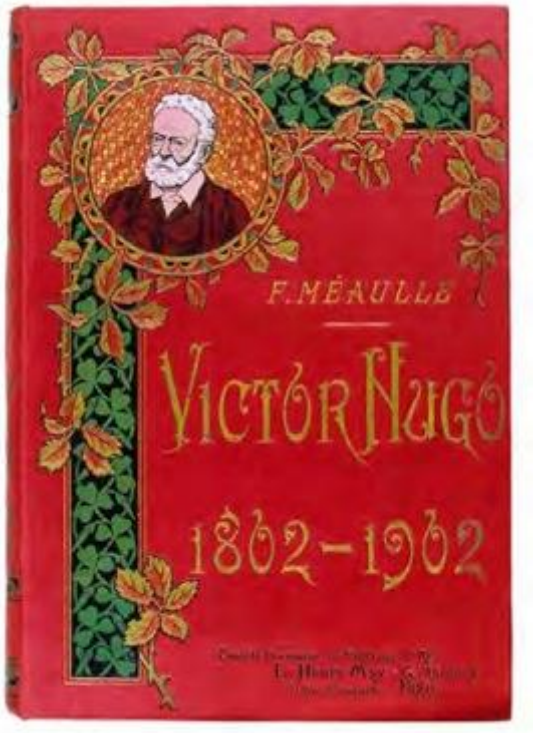
exercices pour stimuler l'ardeur au travail. Lorsqu'un élève a obtenu dix bons points, il peut les échanger contre une image.

Selon les époques et les moyens dont l'école dispose, les bons points sont manuscrits ou imprimés. Les illustrations peuvent faire référence à l'exercice dans lequel l'élève s'est distingué, ou à son bon comportement. Elles sont souvent instructives, reprenant par exemple des notions de géographie ou de sciences naturelles.

Au début du 20ème siècle, la demande de bons points et d'images devient suffisamment importante pour que les éditeurs scolaires en produisent à grande échelle. Les bons points finissent même par être utilisés comme supports publicitaires.

Mais il existait aussi d'autres gratifications. Chaque semaine, celui qui s'était montré le meilleur recevait la croix d'honneur.

A partir de la Monarchie de Juillet, la distribution des prix devient un rituel scolaire. Il s'agit d'une cérémonie au cours de laquelle les autorités locales remettent aux élèves les plus méritants des couronnes de laurier et des livres. Souvent la fête se poursuit par une représentation donnée par les élèves, suivie d'une généreuse collation.



Médaille d'honneur,vers 1900

Livre de prix, 1902

L'école d'autrefois

Livrets – jeux

Correction

Les petites écoles

1500-1850 : La classe au temps des petites écoles

Regarde bien le tableau *Scène de classe.*

Il n'y a pas de bureau dans la classe.

- Comment font les enfants pour écrire ?

Des planches

Les petites écoles

1830-1880 : Les évolutions de la petite école

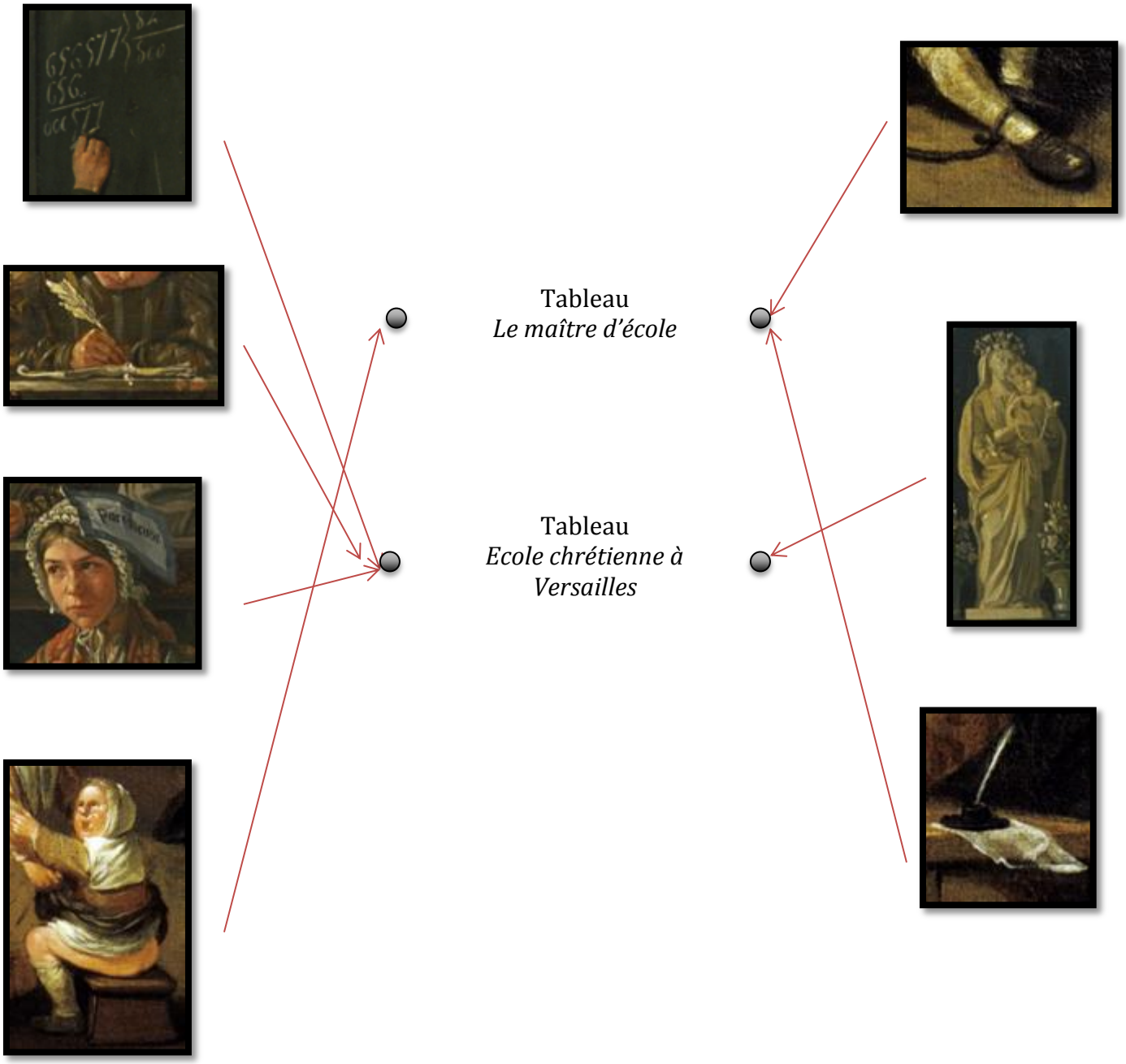
Dans le tableau *Une petite école*, regarde ce que font les enfants derrière le maître à droite.

- Quel nouveau matériel est utilisé dans cette salle de classe ?

Un tableau noir

Les images ci-dessous correspondent à deux tableaux présents sur les panneaux 2 et 3, **Les petites écoles**.

- Relie chaque détail au bon tableau qui lui correspond.



A partir de 1881 : l'école de la IIIe République

Jules Ferry

- Trouve les bonnes réponses.

Jules Ferry a rendu l'école :

gratuite

_____

obligatoire

_____

laïque

_____

A partir de 1881 : l'école de la IIIe République

La salle de classe

Regarde cette photographie.

- Comment on sépare la classe des garçons et la classe des filles ?

Grâce à un mur qui divise l'école en deux

- À ton avis, pourquoi on les sépare ?

Car filles et garçons n'apprennent pas les mêmes leçons (les filles apprennent la couture par exemple), et pour respecter les bonnes mœurs.

Observe la photographie de la leçon de morale *Lutte anti-alcoolique*.
Regarde le tableau derrière les élèves.

- Quel est le nom de la leçon ?

L'alcool, voilà l'ennemi

- Qu'apprennent- ils ?

Pendant cette leçon, les enfants apprennent comment il faut bien se comporter : le maître explique qu'il ne faut pas boire d'alcool.

L'école de la IIIe République : la vie quotidienne

- Place chaque mot avec le bon objet.

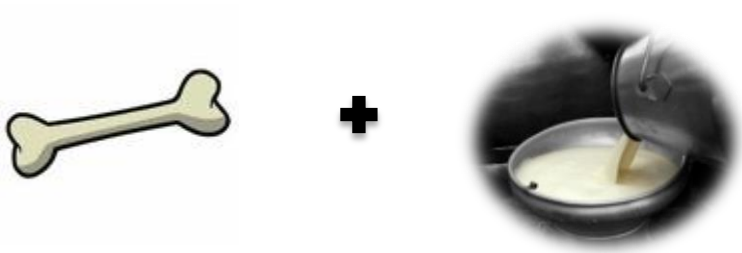
Galoche - Porte-plume – Cartable - Bonnet d'âne – Sabot – Sarrau - Chope

L'école de la IIIe République : jeux et punitions

La récréation et ses jeux

Rébus

- Découvre les mots qui se cachent derrière ces images



O __ __ __ __ __ __

Osselet

M __ __ __ __ __ __

Marelle

L'école de la IIIe République : jeux et punitions

Punitions et récompenses

- Que signifie l'expression « apprendre sa leçon sur le bout des doigts » ?

Apprendre par coeur

Le maître donne parfois une image pour récompenser un élève.

- Comment s'appelle cet objet ?

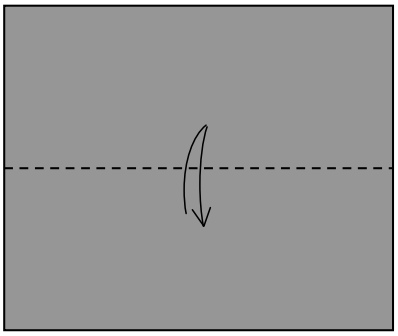
Un bon point

Réaliser un bonnet d'âne en papier

1

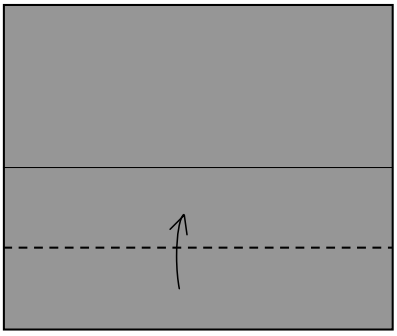
Couper des bandes de papier de 60cm de large (ou moins pour les petites têtes) et les recouper en deux pour obtenir des rectangles de 60x50cm

2



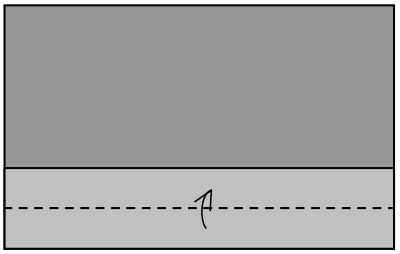
Côté brillant sur le devant, plier en deux dans le sens de la longueur pour marquer le pli, puis déplier

3



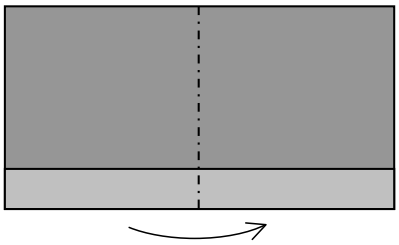
Plier en deux la partie inférieure

4



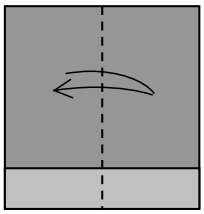
Replier en deux la partie inférieure

5



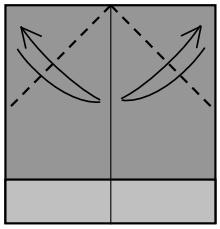
Plier dans le sens de la largeur (vers l'intérieur)

6



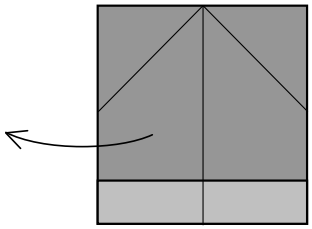
Plier pour marquer les plis, puis déplier

7



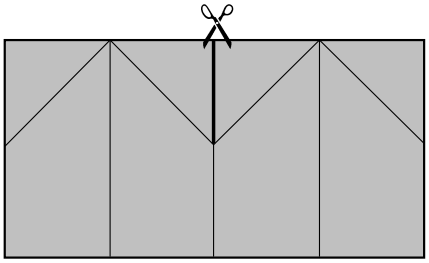
Plier les coins pour marquer les plis, puis déplier

8



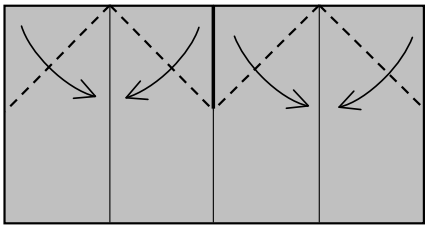
Déplier dans la largeur et placer le côté mat sur le devant

9



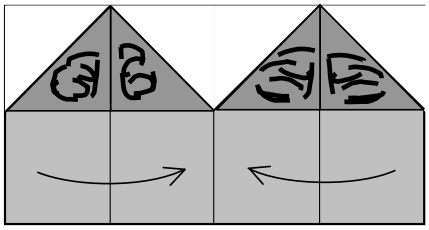
Découper jusqu'à l'intersection des plis

10



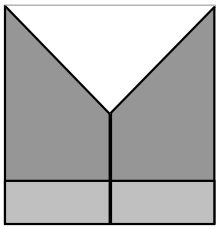
Replier les coins vers l'intérieur

11



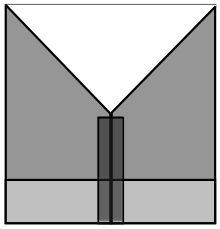
Encoller les coins et replier les deux bords vers le milieu

12



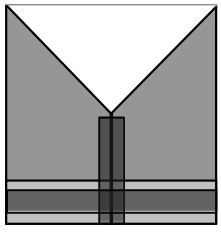
Laisser sécher

13



Scotcher les deux bords ensemble

14



Renforcer tout le tour avec du scotch